

Pourtant...ils restèrent des Hommes

Malgré toute leur « science » mise au service du pire, les nazis « ont pu nous déposséder de tout **mais pas de ce que nous sommes**. Nous existons encore », R. Antelme.

Malgré la mise en œuvre de cette machine de déshumanisation totale (physique, morale, intellectuelle et spirituelle), les déportés luttent sur tous ces plans pour garder ce qui fait de chaque Homme un Etre humain :

1 - Un être vivant → Tout est organisé dans le camp pour qu'un détenu ne survive pas plus de quelques mois. « ... *chaque mort est une victoire du SS* » (R. Antelme, *L'espèce humaine.*)

Survivre physiquement est donc une lutte quotidienne ; elle peut conduire à des affrontements pour une miette de pain.

2 - Un être social → Certains **rituels** permettent de garder une dignité, vis-à-vis de soi et des autres ; ils relient les détenus à leur passé, à un vestige d'humanité et de vie sociale.

Ex 1 - L'un des plus importants rituels est l'obligation que s'infligent des déportés à **se laver** tous les jours, alors que c'est inutile du point de vue de l'hygiène (l'eau est trouble, sent mauvais, le lavabo sale...) : se laver est une opération « extrêmement importante comme symptôme d'un reste de vitalité, et nécessaire comme instrument de survie morale », P. Levi, *Si c'est un homme*.

Ex 2 - Lili, déportée à 10 ans avec ses deux petits frères et sa mère à Ravensbrück
Le *Waschraum*, in Jean-Louis Cloët, *Petites suites pour voix seule*

« C'est une grande salle, immense, avec une vasque centrale immense, ovale, au-dessus de laquelle goutte, de bouts de tuyaux, de conduits sortant de la pierre, parcimonieuse, de l'eau, de l'eau de temps à autre ou jaune ou brune, ou noirâtre...

Il n'y a pas de robinets. Il n'y a pas de serviettes. Il n'y a pas de savon. Il n'y a rien. Il y a à peine de l'eau : (...)

Maman, pour éviter la bousculade, nous réveille chaque jour à trois heures et quart, une demi-heure avant tout le monde, car le Waschraum est vide alors, et puis si on veut profiter de « l'eau », il faut du temps ; mais, grelottants, titubants, nous avons encore si sommeil...et il est si tôt.

- Allez !... On frotte les enfants !... Robert ! Lili !... On se réveille !... (...) On se savonne, les enfants, vigoureusement, on se savonne !... Même s'il n'y a pas de savon, on se frotte, on frotte !... Allez ! Allez !... Plus fort !... De la dignité, les enfants : la dignité ! Se laver, c'est ce qu'il y a de plus important pour nous aider tous à tenir !... Non ! Ne pas se laisser aller ! Jamais !... Jamais !... »

Ex 3 - Boris Pahor s'occupe de la **toilette mortuaire** d'un compatriote, déposé au milieu des autres corps : « Son visage était rasé car j'avais déniché une lame Gillette et j'avais péniblement gratté le creux de ses joues pour, ne serait-ce que par ce moyen, le relier aux coutumes de notre peuple. »

→ **Un être capable d'empathie** (être au-delà des lois « naturelles » du règne animal, dont la loi du plus fort...à laquelle les condamne l'organisation du camp et une lutte « naturelle » pour leur survie) qui conduit à l'entraide.

Dessin de. M. Koscielniak, Auschwitz (Don de nourriture à un déporté alité)

3 - Un être doté d'une conscience morale → **L'amitié**, de vrais contacts humains, sont un soutien moral, un réconfort ; ils donnent souvent du courage : « Cela aide tant à supporter la souffrance, une amie », Odette Elina

Ex 1 - Avoir un vrai contact humain au sein de cet univers est une chance absolue. Certains déportés ont pu garder auprès d'eux un ami d'avant la déportation. D'autres font des rencontres insolites et irremplaçables. Pendant sa captivité, Primo Levi rencontre un ouvrier civil Italien qui lui apporte un peu de nourriture pendant six mois ; le plus important pour lui n'est pas cette nourriture, mais leur relation, ce que représente cet homme :

« ... je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, non pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste... ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. ... C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que **moi aussi j'étais un homme** », *Si c'est un homme*.

Ex 2 - Odette Elina, *Sans fleurs ni couronnes* :

« C'est le premier soir, dans la salle des douches, qu'Hella me reconnut et s'approcha de moi.

A partir de ce moment, comme par un accord tacite, nous avons formé étroitement équipe.

Elle me connaissait à peine depuis deux heures, qu'elle volait pour moi une blouse en loques : « Prends-là, me dit-elle, tu as plus froid que moi ».

Cela paraît ridicule, mais quelle signification avait ce geste et combien ce lambeau de satinette me fut précieux, quand à peu près rien d'autre ne me protégeait de la bise aigre des matins. (...)

Nous travaillions ensemble, ensemble nous avions froid, ensemble nous souffrions.

Je lui donnais du pain, car elle avait plus faim que moi.

Le soir, avec patience, elle pensait mes plaies. Je lui racontais ce qu'avait été notre travail clandestin et m'excitais au souvenir de mille détails. J'étais heureuse de la voir s'y intéresser passionnément. (...)

Cela aide tant à supporter la souffrance, une amie. »

→ **La solidarité** permet de sauver beaucoup de vies. Elle se manifeste par des gestes isolés ou par des actions plus organisées de groupes soudés (en fonction de l'origine des déportés, de leurs orientations politiques ou religieuses)

Ex 1 - Zalmen Gradowski travaille dans un *Sonderkommando* d'Auschwitz :

«(...) Le *Kommando* des camarades affaiblis, dont le travail consistait à nettoyer les cheveux tondus sur les milliers de têtes de femmes juives, jeunes et vieilles.

Ce *Kommando* est le seul à avoir été totalement liquidé. (...)

Je monte jeter un coup d'œil à l'étage, derrière la grande cheminée, là où se tenaient d'ordinaire des dizaines de camarades âgés, mais aussi des jeunes, dont la tâche réelle et effective était de rester cachés là, à l'abri du regard de nos gardiens, pour réciter un psaume, un chapitre de Mishna, ou dire la prière, et l'on travaillait juste assez pour montrer que l'on avait fait quelque chose, car on pouvait bâcler ce travail très vite ou le faire durer, c'était facile à masquer. Et des dizaines d'hommes pieux, ainsi que des hommes affaiblis, des malades, profitaient de cette aubaine». (*Au cœur de l'enfer, Témoignage d'un Sonderkommando d'Auschwitz, 1944*)

Ex 2 - Stella Kugelman a 4 ans lorsqu'elle arrive à Ravensbrück avec sa mère. Celle-ci, malade, est sélectionnée pour la chambre à gaz en juillet 1944. Stella est alors prise en charge par une succession de femmes qui la cachent dans le *Block* des femmes contagieuses, la nourrissent, la soignent et veillent sur elle dans la mesure de leurs moyens. Sa survie exceptionnelle n'a été possible que grâce à la prise de risques et la solidarité de ces déportées. (cf. Exposition Concours 2011-2012, *Résister dans les camps*, panneau 7)

Ex 3 - Yvonne Abbas : « A Ravensbrück, notre première manifestation de résistance était **un devoir de solidarité** envers nos compagnes en détresse : accueil des nouvelles arrivantes, réconfort des malades et des désemparées, protection – autant qu'il était possible, dans cet univers où la vie humaine comptait pour rien- des plus faibles; par exemple, au long des interminables heures d'appel, le placement des plus vulnérables ailleurs qu'au premier rang, plus exposé aux caprices de brutalité de nos geôliers ».

4 - Un être doté de capacités intellectuelles → **Des cours pour enfants** sont mis en place à Buchenwald, Ravensbrück (40 professeurs s'occupent de 200 enfants), Bergen-Belsen (Hanna Lévy-Hass s'occupe dans sa baraque de 110 enfants, de 3 à 15 ans).

→ **Des cours** (médecine, géographie, politique, sionisme...) **et conférences pour adultes** sont aussi proposés, car la transmission des connaissances est « avant tout une défense contre le sentiment démoralisant d'être à jamais coupé de l'humanité et de ne plus avoir d'avenir hors du camp. » (H. Langbein)

→ **Entretenir sa mémoire** est essentiel pour beaucoup : ne pas perdre ce que l'on a appris, pour ne pas être réduit à un numéro ou à l'esclavage que le camp vise à faire de l'homme.

Ex 1 - « Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-même, c'est n'être plus soi. », écrit Ch. Delbo dans *Une connaissance inutile*. Pour ne pas se perdre, elle invente des exercices : se rappeler les numéros de téléphone, les stations de métro, les magasins. Mais cela ne suffit pas ; « ... au prix d'efforts infinis », elle se remémore « cinquante-sept poèmes. J'avais tellement peur de les voir s'échapper que je me les récitais tous les jours, tous l'un après l'autre, pendant l'appel. J'avais eu tant de peine à les retrouver ! Il m'avait fallu parfois des jours pour un seul vers, pour un seul mot, qui refusaient de revenir. »

Ex 2 - Parfois, la mémoire devient un travail d'équipe; il faut se mettre à plusieurs pour reconstituer un poème. « Quelque temps auparavant, Gaston avait demandé à des copains d'essayer de se souvenir des poésies qu'ils connaissaient et d'essayer de les transcrire. Chacun d'eux, le soir, allongé sur sa pailasse, essayait de se souvenir et quand il n'y parvenait pas, allait consulter un copain. Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition de forces. Lancelot – un marin qui était mort peu de temps avant cette réunion – avait transcrit les poèmes sur des petits bouts de carton qu'il avait trouvés au magasin de l'usine.», R. Antelme, *L'espèce humaine*.

5 - Un être sensible, capable d'inventer, de créer. En tant que fruit de l'intelligence et de la liberté la création artistique ne peut se laisser asservir, anéantir : le moindre dessin, quelques vers couchés sur papier dans les conditions les plus difficiles représentent la quintessence de l'humanité.

→ **Ecouter, Dire, Chanter** : Les détenus qui font l'expérience de la poésie (réciter ou écouter) ont conscience qu'à travers elle (ou le théâtre), ils nient le camp, ils retrouvent leur dignité.

Ex 1 - (cf. Texte précédant de R. Antelme) Ces poésies sont dites lors de « séances récréatives », le dimanche après-midi ; y figurent aussi des chants, parfois du théâtre. Ces séances permettent à beaucoup de détenus (parmi ceux qui écoutent) d'éveiller leur attention, de les sortir de leur léthargie, de les « arracher à la poche vide du ventre », (R. Antelme), et d'ouvrir sur le monde qu'ils sont en train d'oublier. Pour ceux qui les disent, ils exercent aussi leurs forces intellectuelles : victoire certaine sur le système nazi.

Ex 2 - Consciemment ou non, chacun a le sentiment qu'avec la poésie l'homme réintègre sa dignité, son humanité. A tel point que certains n'hésitent pas à sacrifier leur « repas » au risque de perdre la vie. Primo Levi explique la *Divine Comédie* à un compagnon ; il a un trou de mémoire et dit qu'il donnerait jusqu'à sa soupe pour retrouver le passage oublié. Sacrifice qu'effectue Ch. Delbo pour acquérir *Le Misanthrope* que lui présente une petite gitane ; elle donne sa ration de pain : « *Qui a jamais payé un livre aussi cher ?* ». Elle rentre à sa baraque, retrouve ses compagnes mangeant leur pain ; en découvrant son « achat », toutes lui coupent une tranche dans leur ration.

Ex. 3 - Dans le très beau texte de Jean-Louis Cloët, « *La voix, lied pour Magenka* », Lili nous montre toute l'humanité de cette nounou-Magenka, qui chante pour les enfants du camp (et leur rend l'espace de quelques minutes leur enfance) pendant que les mères sont parties en *Kommando* pour la journée :

« Magenka aux seins de nourrice ;
Magenka au grand corps vivant parmi les ombres ;
Magenka au cœur protecteur ;
Magenka au grand corps épais, comme un cœur de maison tchèque, de maison juive du Shetel...

(...)

Elle chante aussi, Magenka. Elle chante pour « nous autres », pour les enfants. Elle chante : c'est tout ce qu'elle a...

Magenka aux chants doux qui parlent de légendes, qui disent son enfance à elle : cette enfance qu'elle nous donne et qui sait nous rendre à notre âge, quand elle nous sait trop vieux pour lui, quand elle nous sent trop vieux pour vivre, trop vieux pour elle, si vivante !...

Magenka, la Stubova. Car, toutes ne sont pas méchantes.

Magenka l'accueillante. Magenka qui nous met en rond et qui nous chante des chansons comme si le camp n'était qu'un nom, un cauchemar à chasser.

(...) Magenka chante des ballades, Magenka chante des berceuses qui parlent aux enfants,
(...)

Chante, Magenka,
Chante, Stubova !...

Puisque tu es notre Mama quand nos mères ne sont pas là, quand nous nous cachons de « Queue de rat », la Blockova polonaise, la sorcière dont tu nous protèges, veillant à ce qu'elle ne nous frappe pas.

Le long jour sans Mama fait moins peur quand tu chantes, Stubova...

Chante pour André, pour Robert, chante pour mes petits frères,
chante pour Raymond, pour Edith,
pour Bébert et Margarethe,
pour Gisela et Deborah, pour Harry, Corinne et Ida...

Chante pour moi, Magenka,
pour moi !... Oh ! pour ta Lili, chante !...

Ta voix qui nous caresse est plus forte que le malheur.

Ta voix couvre la faim, la peur. Ta voix fait reculer la nuit !... »

→ **Pasticher** et tourner sa vie en dérision grâce à l'**humour** :

Ex 1 - « **Le Verfügbar** » de **G. Tillion**. Germaine Tillion (1907-2007), résistante, est déportée NN au camp de Ravensbrück le 23 août 1943; elle refuse de travailler pour les entreprises allemandes. Elle devient « verfügbar », disponible pour les travaux du camp, véritable sous prolétaire, un des pires statuts du camp.

« *Le Verfügbar aux enfers* » est une opérette revue, qui sur des musiques variées, décrit avec humour et lucidité l'histoire, le quotidien, l'espoir et le désespoir, des « disponibles ».

Le « Verfügbar » est présenté comme une espèce inconnue, examinée par un entomologiste qui se limite à une observation externe de l'apparence et du comportement. G. Tillion a compris que le refus de l'esprit de sérieux pouvait être une technique de survie, que le rire pouvait servir de catharsis contre la peur. (cf. Exposition concours 2015-2016, L'Art rend libre, panneau 11)

Extrait du *Verfügbar* d'après « *J'ai perdu mon Eurydice* », de l'Orphée de Gluck.

G. Tillion :

Glück :

J'ai perdu mon Innendienst

J'ai perdu mon Eurydice

Rien n'égale mon malheur Rien n'égale mon malheur
Sort cruel ! Quel supplice ! Sort cruel ! Quelle rigueur !
Rien n'égale mon malheur. Je succombe à ma douleur

(Innendienst : billet distribué aux malades qui les dispense du travail).

Le Verfügbar est seulement dit et chantonné dans le groupe des compagnes de G. Tillion ou devant le revier.

→ Dessiner, peindre

Ex 1 - Peintre et conservateur du Musée des Beaux-Arts de Belfort **Léon Delarbre** est arrêté en 1944. Déporté à Auschwitz, Buchenwald, Dora et Bergen-Belsen. « A Buchenwald, il commence un témoignage dessiné sur la réalité du camp. En échange de portraits il obtient de secrétaires du camp du papier et un crayon. Sa production est abondante, il récupère le papier du gainage en amiante des tuyaux de chauffage de l'usine et les rebuts des bureaux administratifs. » (La Lettre de la Fondation de la Résistance, n°82, P30). Il parvient à cacher tous ses dessins, publiés en 1945.

Ex 2 - **Boris Taslitzky** est d'origine russe. Dans l'enfer de Buchenwald, grâce à la solidarité et à l'organisation de résistance clandestine, il réalise plus de 100 dessins et 5 aquarelles.

De retour en France, ses travaux sont publiés, avec une préface d'Aragon, « *111 dessins faits à Buchenwald* ».

→ Ecrire de la poésie, du théâtre

Ex 1 - **Jean Cayrol**, déporté en 1943 à Mathausen puis Gusen écrit des poèmes, caché sous une table de travail d'un atelier ; ses camarades le protègent. Il écrit avec une mine de plomb sur des carnets, qu'il cache soigneusement. (Publiés en 1997)

Ex 2 - **Robert Desnos**, 1900-1945, redevient journaliste après l'arrivée au pouvoir du maréchal Il s'engage dans le réseau clandestin Agir et y est actif. Arrêté le 22 février 1944, il meurt du typhus à Terezin, le 8 juin 1945, jour de sa libération. On trouve sur lui la transcription de la dernière strophe du poème « *J'ai tant rêvé de toi* » (1926) ; elle est publiée le 11 août 1945 dans *Les Lettres françaises* :

J'ai tellement rêvé de toi
J'ai rêvé tellement fort de toi,
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi,
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres,
D'être cent fois plus ombre que l'ombre,
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée.

Ex 3 - Du théâtre est dit ou joué dans plusieurs camps. Mais il en est aussi écrit : H. Langbein parle de 40 pièces de vers en russe, écrites à Sachsenhausen, retrouvées murées dans les fondations d'un bâtiment des années après la libération.

→ **Ecrire pour témoigner** : huit textes ont été retrouvés, écrits et enterrés à Birkenau par cinq membres du *Sonderkommando*. Ceux-ci vivent au plus près de la déshumanisation et de l'extermination : ils ont en charge de conduire les déportés à la chambre à gaz et de les faire disparaître dans les crématoires. Ce travail d'éradication d'une partie de l'humanité tue

la notion même d'humanité (G. Bensoussan). Et pourtant, malgré ce qu'ils voient et vivent au quotidien (certains se suicident), d'autres luttent pour garder un reste d'humanité : Zalmen Gradowski récite chaque soir le Kaddish en mémoire des morts de la journée. Il trouve aussi la force d'écrire en espérant que ses textes seront retrouvés après la guerre. Le *Sonderkommando* compte mille membres en septembre 1944 ; il en reste 90 en janvier 1945, lors de l'évacuation du camp.

6 - Un être pourvu d'une conscience morale et spirituelle :

→ Bien qu'interdites dans le camp, certaines **fêtes** - 1^{er} mai, 14 juillet - sont commémorées.

La commémoration des **fêtes nationales** ou **internationales** est une sorte de rituel préservé. Leur organisation est aussi une affirmation politique face à l'ordre nazi. Au Stutthof et à Buchenwald, certains 1^{er} mai sont célébrés ; des Françaises se réunissent dans la buanderie à Ravensbrück le 14 juillet 1944 ; dans le même camp, une fête (conférence, chants, récitations) est donnée en novembre 1943 pour célébrer la révolution russe.

→ Des **fêtes religieuses** sont aussi célébrées. Elles sont des moments importants pour tous : Noël et Vendredi Saint pour les catholiques, Roch-Hachanah et Yom Kippour pour les juifs.

Ex 1 - Le rituel le plus respecté est celui de la fête de **Noël** ; on en trouve des exemples dans tous les camps. Parfois fête religieuse, parfois non : simple coupure dans la vie de tous les jours, permettant une lueur d'espoir, une évasion mentale donc une lutte contre l'atonie et le laisser-aller possibles. Louis Martin-Chauffier raconte que pour Noël 1944, à Neuengamme, on avait promis aux déportés des confitures, des cigarettes ... Rien ne fut distribué. Noël se résuma à un chant qui, le soir, « ...s'éleva. Discrètement, à mi-voix. Un jeune avocat belge chantait la fameuse ballade des déportés. Nous écoutions en silence, le cœur serré. Rien n'est plus triste qu'une chanson. Mais quand vint le dernier couplet, celui de l'espoir et de la liberté, la voix se tut, on n'entendit plus qu'un sanglot. Aucun de nous n'eût pu parler. », *L'homme et la bête*.

Ex 2 - Noël 1944, à Gandersheim (*Kommando* de Buchenwald ; les hommes sont logés dans une église), R. Antelme :

« Après-demain, c'est Noël. (...) »

Pendant trois jours, on va se remplir d'images ; elles vont fulgurer dans la tête. Ce sera la fête. Pas avec les mains, ni les mâchoires, ni les lèvres, la fête noire dans la tête, la fête des natures mortes. (...)

On a installé un petit sapin au pied d'une carlingue ; on l'a fait sérieusement. On a balayé l'usine avec plus de soin que d'habitude. (...)

Les copains se chauffaient, s'engourdisaient. Ils étaient, dans la nuit de Noël, comme dans un nuage ; ils attendaient qu'elle passe. Il n'y avait rien eu d'autre que le pain et la boulette de viande hachée et rien d'autre n'allait venir.

Alors, ils ont essayé de raconter des histoires. Ils ont parlé de leurs femmes et de leurs gosses. (...)

L'enfer de la mémoire fonctionnait à plein. (...) »

Ex 3 - « **Vendredi saint**. Vers sept heures, en rentrant de l'usine, quelques copains se sont réunis, ils se sont assis sur les bords de deux lits voisins. Certains parmi eux sont croyants, d'autres non.

Mais c'est le Vendredi saint. Un homme avait accepté la torture et la mort. Un frère. On a parlé de lui.

Un copain avait réussi à récupérer une vieille bible à Buchenwald. Il lit un extrait de l'Évangile. », R. Antelme.

Ex 4 - **Roch-Hachanah** est le Nouvel An juif ; E. Wiesel raconte celui de 1944 :

« L'été touchait à sa fin. L'année juive se terminait.

La veille de Roch-Hachanah, dernier jour de cette année maudite, tout le camp était électrisé par la tension qui régnait dans les cœurs. C'était malgré tout un jour différent des autres. Le dernier jour de l'année. Le mot « dernier » rendait un son étrange. Si c'était vraiment le dernier jour ?

On nous distribua le repas du soir, une soupe bien épaisse, mais personne n'y toucha. On voulait attendre jusqu'après la prière. Sur la place d'appel, entourés de barbelés électrifiés, des milliers de Juifs silencieux se sont rassemblés, le visage décomposé.

La nuit gagnait. De tous les blocks, d'autres prisonniers continuaient d'affluer, capables soudain de vaincre le temps et l'espace, de les soumettre à leur volonté. (...)

Dix mille hommes étaient venus assister à l'office solennel, chefs de blocks, kapos, fonctionnaires de la mort.

- Bénissez l'Éternel...

La voix de l'officiant venait de se faire entendre. Je crus d'abord que c'était le vent.

- Béni soit le nom de l'Éternel !

Des milliers de bouches répétaient la bénédiction, se prosternaient comme des arbres dans la tempête.

Béni soit le nom de l'Éternel ! (...)^o

J'entendais la voix de l'officiant s'élever, puissante et brisée à la fois, au milieu des larmes, des sanglots, des soupirs de toute l'assistance :

- Toute la terre et l'univers sont à Dieu !

Il s'arrêtait à chaque instant, comme s'il n'avait pas la force de retrouver sous les mots leur contenu. La mélodie s'étranglait dans sa gorge. (...)

L'office s'acheva par le Kaddich. Chacun disait Kaddich sur ses parents, sur ses enfants, sur ses frères et sur soi-même. », *La nuit*.

→ Aspirations spirituelles et métaphysiques

La Foi continue de se vivre; elle joue un rôle très important contre la démoralisation des détenus.

→ Pour les croyants, elle est présente **individuellement**, au quotidien : prière intérieure pour demander la force de continuer, pour sauver un camarade, parfois possibilité de se confesser ou de communier.

Ex 1 - « A mes côtés marchait un jeune gars de Pologne, qui s'appelait Zalman. Il travaillait à Buna dans le dépôt de matériel électrique. On se moquait de lui parce qu'il était toujours à

prier ou à méditer sur quelque problème talmudique. C'était une manière pour lui d'échapper à la réalité, de ne pas sentir les coups. », E. Wiesel, *La nuit*.

Ex 2 - « - Jean-Paul (*l'abbé*), il faut que nous puissions communier tous les jours ; si vous saviez comme cela permet de tenir ! confiait un soir le commandant... », Mémorial de Dora-Ellrich.

Ex 3 - A Neuengamme, Louis Martin-Chauffier fait l'expérience de « communion dans les catacombes » : « Un jour, je reposais tranquillement, quand J*** vint me trouver et me demanda à mi-voix : « Voulez-vous communier ? »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Quelques mois plus tôt, les prêtres et les pasteurs avaient été invités à se présenter au bureau : leur état leur assurerait un traitement spécial. Ils s'y rendirent. On ne les revit plus. Il fallait protéger le camp de la contamination chrétienne.

J*** m'apprit qu'un prêtre français s'était dérobé à l'invitation. Non qu'il se méfiât. Il jugeait qu'il était de sa vocation de demeurer parmi la foule et d'apporter les secours de la religion à ceux qui se sentaient privés. Il avait quelques hosties consacrées. J*** se proposait d'aller en chercher quelques parcelles et de les partager entre les fidèles du Revier.

Je sus par la suite que ce prêtre travaillait dans un kommando hors du camp. Pour parvenir jusqu'à lui, J*** risquait sa vie. Mais il était comme l'enfant Tarcisius, prêt à mourir en pressant le Christ sur son cœur.

Deux heures plus tard, il revint, me lança de la porte : « On vous attend à la radio » C'était la phrase convenue. Nous nous retrouvâmes dans le couloir. Nous étions quatre. J*** sortit de sa poche une petite boîte. Tout en paraissant causer, nous prîmes chacun un fragment de la chair divine, la portâmes en silence à notre bouche et communiâmes comme les chrétiens des catacombes et dans le même esprit. », *L'homme et la bête*

Ce soutien spirituel évita, d'après Eugen Kogon, beaucoup de démissions, de désespoirs ; il conforta beaucoup d'hommes à leur dernière heure, donna des forces morales et physiques incitant à continuer la lutte pour vivre.

➔ Mais elle se manifeste aussi de façon **collective**, dans des discussions, prières en petits groupes le soir ; prière et récitation du kaddish (prière pour les morts) ; tout cela en cachette (dans certains camps, la prière est interdite sous peine de mort):

Ex 1 - « A un autre moment, j'entends des murmures bizarres, quelqu'un chante tout bas des incantations d'une voix saccadée, je remarque la lueur atténuée de bougies dans un coin de la tente, et j'entends dire qu'on est vendredi soir, et qu'il y a là-bas un religieux, c'est-à-dire un rabbin. Je me hisse au sommet des grabats pour avoir une vue plongeante, et au milieu de l'attroupement, c'est bien lui, le rabbin que je connais. Il fait la prière comme il est, en tenue et casquette de détenu, et je ne lui prête pas longtemps attention, parce que j'ai plutôt envie de dormir que de prier. », I. Kertesz, *Etre sans destin*.

Ex 2 - Zalmen Gradowski continue son témoignage :

« Je monte et trouve tout en l'état, comme la veille après leur départ.

Il règne un silence de mort. Tout l'espace respire l'absence, tout est empreint de tristesse et de deuil. Tu approches d'un siège et découvres cachés là un *sidour**, des *tefilin** et un *talith**, tout ce qui leur servait pour la prière hier à cette heure et qui aujourd'hui reste à

l'abandon, orphelin, il n'est plus de main pour poser les *tefilin*, plus de bouche pour dire la prière, plus de corps pour s'envelopper dans un châle de prière.

Devant mes yeux défile l'image de ces matins où l'un d'eux montait la garde et surveillait si personne ne venait, et pendant ce temps les Juifs pieux étaient infidèles à leurs oppresseurs et fidèles à leur Dieu, et, avec quel tremblement, envoyaient une prière aux cieux. »

(*recueil de prières, phylactères posés sur le bras et le front, châle de prière)

Ex 3 - Pour les catholiques, la messe, la confession et la communion sont primordiales ; la célébration de la messe est interdite dans la plupart des camps. A Dora, toute activité religieuse est interdite ; malgré cela, un prêtre français, le père Birin, parvient à y célébrer l'office divin, « comme dans les catacombes » ; à partir du 16 février 1944, un prêtre essaie d'y monter une Aumônerie : « Dès le soir de son arrivée, notre prêtre a la joie de rétablir la liaison avec ceux qui le quittaient il y a dix jours ou qui l'avaient laissé cinq mois auparavant. Il est vrai que le cœur se serrait à l'annonce des « rappelés à Dieu ».

Aux fervents, la grande nouvelle est confiée :

« - J'ai le Saint-Sacrement sur moi, mais que l'on soit discret. »

Ce sera donc, tout en observant cette consigne de prudence élémentaire, une traînée de poudre chez les catholiques : possibilité de se confesser et de communier.

Dans la cohue sortant du tunnel-block-dortoir, le matin, un coup de coude :

« - C'est toi Jean-Paul ?

« - Oui.

« - Je veux me confesser.

« - Demande pardon de toutes tes fautes, je te donne l'absolution. »

Un signe de croix est tracé, invisible sous la veste.

« - Veux-tu communier ?

« - oui, mais je viens de manger.

« - Comme je ne sais pas quand nous pourrons nous retrouver, je vais quand même te donner le Bon Dieu tout de suite. »

La Sainte Communion se donnait dans un geste évoquant les premiers temps du Christianisme : une parcelle d'Hostie, tenue par le prêtre entre le pouce et l'index, était prise par le pouce et l'index du fidèle, qui la portait ensuite discrètement à sa bouche après avoir, d'un regard, fait un tour d'horizon. Les doigts se purifiaient avec un peu de salive dont on les humectait et qu'on laissait évaporer.

Pour un spectateur même attentif, il n'y avait là qu'un échange de poignée de main ; pour les chrétiens cette poignée de main était pleine d' « INFINI ».

(...) Pol offrit donc le quatrième lit de son « domicile » à Jean-Paul.

Grâce à lui le tabernacle du tunnel était fixé, pour plusieurs mois, au block 4, premier coin de kapo à gauche.

Ce fut dès lors un défilé continu de chrétiens, avant et après le travail, soir et matin, pour se confesser, communier, prier en commun, mais toujours avec des précautions « d'apaches ».

Au début, il y eut principalement des Français, puis très vite s'ajoutèrent des Polonais ; plus tard, en juin 1944, quand le tunnel cessera d'être tombeau, le cercle s'élargira, et comprendra des Belges, des Hollandais, des Suédois, des Russes, des Allemands, des Tchèques. Pour tous ceux qui ignoraient le français la langue-témoin employée était l'allemand, parfois le latin. », *Mémorial de Dora-Ellrich*.

→ Une loge maçonnique est recréée au camp d'Esterwegen ; deux déportés sont initiés.

7- Un être ayant la force de lutter. Les déportés opposent :

→ Une **résistance passive** en tentant d'économiser le plus possible leurs forces ; elle est souvent une question de survie.

→ Une **résistance active** avec le sabotage de pièces destinées à l'économie de guerre, ou en gaspillant les matières premières;

→ Plus rarement, de véritables **organisations secrètes** sont mises en place en vue du combat : dans quelques rares camps - dont Buchenwald - des détenus s'organisent et se préparent à la libération du camp.

Ex 1 - **Yvonne Abbas** : « Dans la mesure de nos moyens, nous tentions de ralentir, voire d'enrayer, la machine de guerre allemande ; j'avais été affectée à des travaux de terrassement, et notre équipe réduisait son rythme autant qu'elle le pouvait. » (...)

« ...j'ai été transférée à Holleischen (...) à la fabrication de petits obus, dans une usine d'armements. (...) Le sabotage pouvait être puni de mort. Comme d'autres, je m'y suis risquée une fois en remplaçant sur la chaîne un obus déjà alimenté en poudre, ce qui a provoqué son explosion. Heureusement l'accident n'a pas été considéré comme intentionnel, mais dû à mon incompétence. » (Témoignage recueilli par P. Pouchain)

Ex 2 - Dachau

« Le vieux crématoire de Dachau n'étant plus en état de faire face aux exigences « sans cesse croissantes, les autorités du camp ordonnèrent, le 9 mai 1942, la construction d'une nouvelle installation plus grande avec des fours plus nombreux, appelée baraque X » ; une chambre à gaz était également prévue. Les travaux furent confiés à un *Kommando* ayant à sa tête Karl Wagner, communiste allemand maçon de profession, qui fit tout son possible pour ralentir les travaux. Sepp Plieseis, affecté à cette équipe pendant un certain temps, a rapporté les directives de son chef : « La chambre à gaz dans laquelle nous serions peut-être tous obligés de passer un jour ne doit pas être finie, camarades ! Travailler lentement ? Non ! Saboter, partout où vous pouvez ! » Du coup, le béton ne tenait pas, les fondations se révélaient trop faibles, le mortier s'effritait dans les joints, si bien qu'il fallut démolir et reconstruire des sections entières du bâtiment. »

Hermann Langbein, *La résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes*

Ex 3 - Buchenwald

Usines Gustloff où les détenus (Buchenwald) furent jusqu'à 6 000 au travail.

« Les sabotages commencèrent dès la construction des bâtiments : « Les sacs de ciment furent gaspillés par milliers pour les fondations... Jamais les cages pour les ascenseurs et monte-charge hydrauliques, la grande fosse pour le montage des fusées, le stand de tir pour les essais derrière les usines ne furent étanches... En établissant les branchements sur les lignes de courant à haute tension, on incorpora une quantité de corps étrangers, et, grâce à ces sabotages, la production de Gustloff ne commença qu'avec plusieurs mois de retard. » (...)

« La fabrication des mousquetons de canons était fixée à 10 000 pièces par mois, les machines commandées et livrées devant suffire pour une production de 15 000. Or, au bout de 18 mois, elles n'atteignaient que 8 000 au maximum, la fatigue d'outils spéciaux de grande valeur réduisant le chiffre fixé par les autorités de la *Wermarcht* de 4 à 10%. »

Ex 4 - Dora

« Dans aucun autre secteur sans doute les déportés n'étaient aussi conscients de l'importance de leurs activités – et donc aussi de leur sabotage – que dans celui des armes nouvelles. C'est pourquoi beaucoup d'exemples de dégradations sont parvenus de Dora ; nombre de rapports signalent que les Russes urinaient sur les transformateurs et autres constituants fragiles des fusées, ou sectionnaient les câbles. Avec un Français, le Polonais Stanislaw Kaminski mêlait à l'huile utilisée pour les canons une poudre qui, du moins l'espéraient-ils, les détériorerait. »

(...) Sabotage organisé ou personnel (pour une vengeance par exemple), « effectué parallèlement et chaos de la production finirent par se conjuguer pour freiner la production des fusées V. Les résistants organisés soutenaient ces réactions spontanées »

Conclusion

Chaque victoire au quotidien : attendre longtemps dans le froid les quelques gouttes d'eau nécessaires pour se laver, trouver une épilure de pomme de terre, reconstituer un poème, aider un détenu, organiser une forme de résistance dans le camp (la plus minime fût-elle), dérober une mine, dessiner sur un petit morceau de papier volé dans un atelier... représente une victoire contre l'ordre nazi, une victoire contre l'organisation concentrationnaire, une victoire de l'Humain contre la barbarie et le néant.

Chaque Victoire transcende la déshumanisation.

« Je m'émerveille, au contraire, que, dans les conditions extrêmes du malheur – tous les maux et toutes les humiliations conjurés pour notre abaissement – quand la Bête tenait en main tous les attributs du pouvoir absolu, la force, la méchanceté, l'injustice, la ruse et la malice, une fois sur vingt elle n'ait pas pu prévaloir contre la puissance de l'esprit réduit à ses seules ressources dans un corps qui le portait à peine, devenu son plus insidieux ennemi. **Un homme sur vingt est parvenu à conserver intacte son humanité. Que dis-je, intacte ? Elle s'est accrue en retrouvant, dans ce grand dépouillement, ses origines et ses fins.** Peu importe que, à tous, elles n'apparaissent pas semblables : qu'on les voie limitées à lui-même ou prolongées jusqu'à Dieu, la mesure de l'homme même est la même pour tous ceux qui parviennent à le contempler dans toute sa grandeur. Quand on a vu ce que peut l'homme, on en sait assez pour lui conserver sa confiance et persévérer dans l'amour, même si une lucidité chagrine vous murmure que le désir passe quelquefois l'espérance. », Louis Martin-Chauffier, *L'homme et la bête*